

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales.—
 II Prières des Quarante-Heures. — III Retraite fermée pour les prêtres.—IV Société d'une messe.—V Le monde catholique et la France.
 VI Prière d'un soldat aveugle.—VII Le Saint-Siège et les puissances.
 —VIII Le miracle de saint Janvier. — IX Le révérendissime Père Desqueyrous. — X A l'hôpital. — XI La musique d'église. — XII
 Courtes réponses à diverses consultations.

AU PRONE

Le dimanche 27 janvier

On annonce :

La solennité de la Purification;

La neuvaine de la Purification le 24 ou le 25.¹

Le premier vendredi du mois.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 27 janvier

Messe du dim. de la Septuagésime, **semi-double**; mém. de saint Jean Chrysostome; préf. de la Trinité. — Aux vêpres du dim., mém. de sainte Agnès et de saint Jean Chrysostome.

Dans quelques églises, la messe de la Purification a été anticipée au 27 janvier, et est remplacée aujourd'hui par celle du titulaire de l'église (comme sainte Brigide).

¹ En faisant cette neuvaine, même privément, chaque fidèle peut gagner : 1o 300 jours d'indulgence à chaque exercice; 2o une indulgence plénière en se confessant, en communiant et en priant aux intentions du pape, dans le cours de la neuvaine (du 24 janvier au 1er février pour la fête, ou du 25 janvier au 2 février pour la solennité), ou l'un des 7 jours qui suivent la fête (ou la solennité).

² La fête de la sainte Famille est désormais fixée au 19, mais on peut en faire la solennité le IIIe dimanche après l'Epiphanie, jour où on faisait précédemment la fête, lorsque ce dimanche n'est pas privilégié.

TITULAIRES D'ÉGLISES PAROISSIALES
Le dimanche 3 février

Dans les églises paroissiales (non dédiées à la Purification) qui doivent faire la solennité de leur titulaire le 3 février, l'on doit anticiper au 27 janvier, celle de la Purification de la sainte Vierge, (en laissant la bénédiction des cierges au 3 février).

Diocèse de Montréal. — Du 27 janvier, saint Raymond de Pennafort; du 29, saint François de Sales; du 1 février, sainte Brigide; du 2, Purification (Repentigny); du 3, saint Blaise.

Diocèse d'Ottawa. — Du 29 janvier, saint François de Sales (Pointe-Gatineau); du 1 février, sainte Brigide (Ottawa et Manotick)

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 1 février, saint Ignace (North Stanbridge), saint Ephrem (Upton) et sainte Brigide.

Diocèse de Nicolet. — Du 29 janvier, saint François de Sales et saint Valère (Bulstrode). "

Diocèse de Pembroke. — Du 29 janvier, saint François de Sales (Lyndock et Raglan); du 1 février, sainte Brigide (North Onslow).

J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi 29 janvier — Collège Saint-Louis (Terrebonne).
Jeudi 31 " — Chapelle des Soeurs de Miséricorde.
Samedi 2 février — Sainte-Darie.

RETRAITE FERMÉE POUR LES PRÊTRES

Une retraite fermée pour les prêtres aura lieu à la Villa Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe, du lundi soir, 21 janvier, au samedi matin. Le premier exercice commencera à 8 heures. — Ceux qui désirent prendre part à cette retraite sont priés d'envoyer leur nom au Père Archambault, Villa Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe..

SOCIÉTÉ D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, le 12 janvier 1918.

M. l'abbé J.-R.-LÉANDRE HAMELIN, décédé à l'Hôpital-général de Québec, le 7 janvier, était membre de la SOCIÉTÉ D'UNE MESSE.

EMILE LAMBERT, prêtre, *chancelier*.



d'autre pa
ques du de
leur dire :
dans l'histe
par mes mi
par mes sai
et connaiss
chose de me
tirez dès lor
je fais en v
tant dans le
discerner m
tuelle, j'ai e
moi-même e
au moins de

Et d'abor
de foi sur le
l'Eglise des
barbares qu
toire de Poit
et Charlema
qui fut son
primauté sp
Cluny, bran
bénédictin, '
la conscience
à Rome trois
de la paix f

LE MONDE CATHOLIQUE ET LA FRANCE



A France doit beaucoup au catholicisme. M. Georges Goyau exposait naguère (*Revue des Deux Mondes*, novembre 1917) ce que le monde catholique doit, d'autre part, à la France. Se tournant vers les catholiques du dehors, la France, écrit M. Goyau, a le droit de leur dire : " Que vous le vouliez ou non, je tiens une place dans l'histoire de vos âmes. Je la tiens par mes soldats et par mes missionnaires, par mes penseurs et par mes artistes, par mes saints et par mes sanctuaires. Rentrez en vous-mêmes et connaissez-vous vous-mêmes: vous y retrouverez quelque chose de mon apport. Bénéficiant de la vie de l'Eglise, vous tirez dès lors avantage de tout ce que j'ai fait et de tout ce que je fais en vue d'enrichir et d'épanouir cette vie. Et si, remontant dans le passé de votre peuple, il vous advient peut-être de discerner mon influence à certains tournants de sa vie spirituelle, j'ai confiance qu'alors, vous qui diffamiez une partie de moi-même et négligiez d'observer l'autre, vous commencerez au moins de m'accorder votre justice et le reste par surcroît."

Et d'abord, si l'Etat franc — la France — est né d'un acte de foi sur le champ de bataille de Tolbiac, Clovis a débarrassé l'Eglise des derniers païens et, danger plus grave, des princes barbares qui étaient ariens. Puis Charles-Martel, par la victoire de Poitiers, a sauvé l'Occident de l'Islam. Pépin le Bref et Charlemagne ont ensuite donné à la papauté un royaume qui fut son enveloppe protectrice, l'instrument physique de sa primauté spirituelle. Un siècle plus tard, la congrégation de Cluny, branche admirable et purement française de l'ordre bénédictin, " rendit à l'Eglise la notion d'unité et aux papes la conscience de leur souveraineté ", et elle a, en outre, donné à Rome trois papes, Urbain II, Pascal II et Calixte II, artisans de la paix finale dans la querelle des investitures."

Voici le résumé vraiment éloquent que M. Georges Goyau fait de cette oeuvre française: " Six siècles d'histoire, dont l'Eglise sortit forte et fière, nous ont montré la France de Clovis remettant sous les yeux du monde barbare le Christ en toute sa gloire; la France de Charles Martel consolidant pour toujours, à l'Occident, la frontière défensive de la chrétienté; la France de Pépin donnant aux papes pignon en Europe; la France des Clunisiens préparant la transformation d'une papauté à demi serve en une papauté pleinement souveraine. Voilà l'oeuvre de la poigne française et de la vigilance française durant la période de fondation de l'établissement catholique. Enfin les croisades furent, nul ne l'ignore, une " geste " française issue d'une idée française. Elles affirmèrent en Orient le romanisme catholique, et François 1er, par les *capitulations*, assura en 1521 l'essentiel de la pensée des croisés, c'est-à-dire la permanence du catholicisme en Asie-Mineure. Par ailleurs, l'Eglise gallicane, en dépit des revendications parfois âpres de ce qu'elle nommait ses libertés, fut constamment le champion de l'unité, et sa fidélité à la chaire de Pierre triompha et du schisme d'Occident et de la réforme. Quand le gallicanisme janséniste des *constituants* prit tournure schismatique, ce fut pour disparaître aussitôt. Montalembert a dit: " Détruites en théorie par les écrits de deux grands écrivains, le comte de Maistre et M. de Lamennais avant sa chute, les doctrines gallicanes l'ont été, en fait, par un théologien de toute autre nature, le premier consul Napoléon Bonaparte. "

M. Goyau est en mesure de conclure ainsi cette première partie de son étude, si émouvante et si glorieuse: "*L'Etat français n'a jamais résumé toute la France*, et lorsqu'on a marqué ce qu'il fit pour l'Eglise, on n'a pas dit encore sur la France elle-même tout ce qui mérite d'être dit. Tantôt sous les auspices de l'Etat, et tantôt à l'écart, *une personnalité religieuse qui s'ap-*

pelait l'âme
monde, des
initiatives
beauté qui
tiatives de

Le Gaul

P

Je revis
Mon Dieu
Où je es

" Dès qu
Demand
Pourrai-

Et j'esp
M'enleva
Dis-je, h

" La nuit
" Aveugl
— Et la

¹ La Semaine
nières, cette
rels et si hur
de blessures
pour jamais
si admirable
gnation sur
devenu aveug
au collège Sa
et, à tous ceu
façon ou d'ur

pelait l'âme française épanouissait, devant Dieu et devant le monde, des initiatives de pensée qui servaient la doctrine, des initiatives d'apostolat qui la propageaient, des initiatives de beauté qui projetaient vers le ciel l'élan de la prière, des initiatives de piété qui dans l'Eglise multipliaient la vie ! ”

Le Gaulois.

F. G.

PRIERE D'UN SOLDAT AVEUGLE ¹

Je revis à vos pieds cette heure d'agonie,
Mon Dieu, l'heure où j'appris l'horrible vérité,
Où je connus enfin — oh! l'angoisse infinie ! —
Mon incurable cécité.

“ Dès qu'on m'enlèvera cette bande de toile,
Demandais-je, en montrant mes yeux enténébrés,
Pourrai-je voir encor... ne fut-ce qu'une étoile ? ”
On me répondit : “ Espérez ”.

Et j'espérais toujours... Un matin, l'infirmière
M'enlevait le bandeau. “ Ma Soeur, suis-je guéri ?
Dis-je, le cœur battant, vais-je voir la lumière ?...
Puis ce fut cet horrible cri :

“ La nuit !... la nuit encore !... ” Et je repris farouche :
“ Aveugle !... Est-ce possible?... Ah! Seigneur, il fallait... ”
— Et la Soeur sanglottait en posant sur ma bouche
La croix de son grand chapelet,

¹ La *Semaine religieuse* de Nantes publiait l'une des semaines dernières, cette “ prière d'un soldat aveugle ”, où les regrets, si naturels et si humains, qu'éprouve le prêtre-soldat-poète d'être, par suite de blessures reçues sur les champs de bataille sans doute, plongé pour jamais dans la nuit profonde, se trouvent si chrétiennement et si admirablement relevés par les sentiments de la plus pure résignation surnaturelle. Cet abbé Trochu, appelé sous les armes et devenu aveugle, serait, croit-on, un ancien professeur de littérature au collège Saint-Stanislas de Nantes. Vraiment, sa poésie est belle, et, à tous ceux qui souffrent, sa lecture sera réconfortante. Or, d'une façon ou d'une autre, qui donc n'a pas à souffrir ici-bas? — E.-J. A.

“ Il fallait me laisser mourir !... ” Toutes brûlantes,
Des larmes emplissaient mes yeux morts pour jamais,
Quand la Soeur me soufflait de ses lèvres tremblantes :
Dites : “ Mon Dieu, je me sou mets. ”

Le pouvais-je vraiment, moi, dont les yeux d'artiste
Tant de fois — tant de fois — s'étaient comme enivrés
De l'azur d'un beau ciel, d'un lointain d'améthyste,
Ou des crépuscules dorés ?

Je ne reverrai plus les beautés naturelles,
Ces fleurs et ces moissons dont nos champs sont parés,
Et tous ces chers dessins, ces fines aquarelles,
Et tous mes livres préférés.

Oh ! surtout, moi, le fils au coeur aimant et tendre,
Ne plus revoir ces yeux où j'ai lu tant d'amour,
Les doux yeux de ma mère, elle qui doit m'attendre,
Impatiente du retour !

Et la Soeur, que navrait tant de désespérance,
Redisait, me faisant baiser son crucifix :
“ Faites ce sacrifice ; oui, pour Dieu, pour la France ! ”
Qu'il me coûtait ! — Mais je le fis.

Et depuis, ô mon Dieu, je vis dans la nuit noire...
Et l'ombre de mes yeux, les regrets de mon coeur,
Je vous les offre encor pour qu'un soleil de gloire
Eclaire mon pays vainqueur !

Puis j'ai le ferme espoir qu'à mon heure dernière
Mes yeux morts sortiront de la nuit du tombeau,
Et pour toujours — toujours — je verrai la lumière
D'un astre infiniment plus beau !

L'épreuve passe avec cette vie éphémère,
En un réveil d'extase et de ravissement,
Mon Dieu, j'irai vous voir, j'irai revoir ma mère.
Voir, oh ! voir éternellement !

Semaine de Nantes.

L'abbé FRANCIS TROCHU, aveugle.



LE
OU
tion dans
révolution
ment trop
jusqu'ici
se serait o
vière et la
tre qu'un
pape, qui
tes ses dér
puis, quar
voici une
pour être
paraît bie
“ Le go
gence Rad
netti, dans
publication
et les allié
tion possit
fier que c
italien per
“ A cett
gères, a fa
signé entre
suivant les
trograde)
sie soutien

LE SAINT-SIÈGE ET LES PUISSANCES

NOUS avons publié, la semaine dernière, la reproduisant de l'*Univers* de Paris, une note au sujet des " actes diplomatiques contre le pape ", dont il a été question dans les révélations des papiers secrets de Russie par les révolutionnaires de ce pays, qui nous paraît après coup vraiment trop chargée. D'abord, on n'avait guère entendu parler jusqu'ici de " ce projet de paix séparée ", dont le Saint-Siège se serait occupé, qui aurait tendu à séparer l'Autriche, la Bavière et la Bulgarie de l'Allemagne, et nous devons reconnaître qu'un tel projet ne semble pas être de ceux auxquels le pape, qui a gardé une si digne et si noble neutralité dans toutes ses démarches, aurait vraisemblablement prêté la main. Et puis, quant au fond même des prétendues révélations russes, voici une note du *Gaulois* de Paris (15 décembre 1917), qui, pour être diplomatique elle aussi, c'est-à-dire plutôt voilée, paraît bien les ramener à des proportions assez modérées.

" Le gouvernement italien, dit cette note (fournie par l'agence Radio), a été interrogé par le député catholique Longinetti, dans le but de savoir si le fait que la censure a permis la publication de la clause de l'accord secret signé entre l'Italie et les alliés (laquelle semble exclure *a priori* toute intervention possible du Saint-Siège en faveur de la paix) doit signifier que cette clause est authentique et que le gouvernement italien persiste dans son attitude.

" A cette question, M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, a fait, par écrit, la réponse suivante: " Dans l'accord signé entre l'Italie et ses alliés, il n'existe pas de clause (qui, suivant les agences télégraphiques, aurait été publiée à Pétrograde) affirmant que la France, l'Angleterre et la Russie soutiendront l'opposition de l'Italie à l'admission de toute

démarche diplomatique de la part des représentants du Saint-Siège tendant à la conclusion de la paix et à la solution des questions relatives à la guerre. ”

Nous tenions à mettre cette note sous les yeux de nos lecteurs, afin de compléter, et au besoin de rectifier, les renseignements que nous donnions la semaine dernière. — E.-J. A.

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

Plus que jamais, cette année, le peuple de Naples attendait impatiemment le miracle qui se fait d'ordinaire le 17 septembre, au jour de la fête de saint Janvier. Dans les circonstances actuelles, quand les désirs de tous tendent vers la paix prochaine, qu'allait dire le saint cher à la dévotion napolitaine? La foule remplissait la vaste cathédrale, débordant sur le parvis et dans les escaliers. En ville et dans toute la région, on attendait le signal annonçant le miracle. Après moins d'une heure de prière, le sang du martyr placé en face du reliquaire qui contient sa tête, se mit à devenir liquide et à bouillonner remplissant toute l'ampoule qui le contient. Depuis longtemps le miracle ne s'était pas fait aussi complet et aussi évident. Le prélat qui se tenait devant agit alors un mouchoir blanc, les cris de joie retentissent, les cloches de la cathédrale donnent le signal à toutes celles de la ville et des environs, le canon des forts tonne. Après le premier moment d'émotion, les fidèles se précipitent pour baiser la sainte relique. Toute la ville est dans l'allégresse et la vénération de la relique durera toute la semaine. Depuis des siècles, le miracle de saint Janvier, quand il se fait dans les conditions que nous venons de dire, est le présage certain d'événements heureux.

La Revue franciscaine (janvier 1918).

LE RE

L'OR
pr
ri

jour, il s'en
Cormier, ce

Le Père
Réole, non
de 73 ans r

Pieuseme
d'être form
On rapport
L'élève ten
ment sacer
disciple.

C'est M
provincial
eut success
Père Ambr
l'esprit de
jeune religi

Chassé d
suivit en S
de Mgr Mer

De retou
en notre co
prieur et le
dre fut tou
reur généra
sceau: le m

paroles en
Sa vie fu
du confessi

LE REVERENDISSIME PERE DESQUEYROUS

L'ORDRE de saint Dominique est dans le deuil. Son procureur général à la cour romaine vient de mourir. A une année d'intervalle, presque jour pour jour, il s'en est allé rejoindre là-haut son ami de coeur, le Père Cormier, celui qu'on aimait à appeler là-bas le *scint* de Rome.

Le Père Desqueyrous était français d'origine. Né à La Réole, non loin de Bordeaux, en 1844, il s'est éteint à l'âge de 73 ans révolus.

Pieusement élevé au foyer familial, il eut le grand honneur d'être formé dans son adolescence par le célèbre Mgr de Ségur. On rapporte même que c'était son disciple de prédilection. L'élève tenait du maître. Quelque chose de l'âme si profondément sacerdotale de l'homme de Dieu a passé dans l'âme du disciple.

C'est Mgr de Ségur qui le donna au Père Danzas, alors provincial des Dominicains à Lyon. Novice à 20 ans, il eut successivement pour Pères Maîtres le Père Ruby et le Père Ambroise Potton. Sous cette virile et sainte direction, l'esprit de saint Dominique descendit avec abondance sur le jeune religieux. Il s'en pénétra jusqu'à la moëlle.

Chassé du Couvent de Lyon avec les Pères en 1870, il les suivit en Suisse. C'est là qu'il conquiert l'affection si délicate de Mgr Mermillod dont il resta à la fois l'ami et l'admirateur.

De retour en France, on le choisit pour maître des novices en notre couvent de Poitiers. Il ne tarda pas à en devenir le prieur et le modèle. Mais sa maison de prédilection dans l'ordre fut toujours celle de Lyon, et quand il devint procureur général, en 1904, il eut soin d'en graver les armes sur son sceau: le monogramme du Très Saint Nom de Jésus avec ces paroles en exergue: *Memor fui nominis tui, Domine.*

Sa vie fut consacrée à l'apostolat: celui de la chaire et celui du confessionnal. Dans les deux, il fit avec succès l'oeuvre de

Dieu. Il eut surtout le don précieux de toucher le cœur des jeunes. Il savait les attirer et les retenir par le charme de sa parole et de ses manières. Car il était gentilhomme jusqu'au bout des ongles. Son prestige personnel en conquiert plusieurs.

Les bons Lyonnais eurent beau lui répéter pendant de longues années leur mot favori: " Ménégez-vous! " Jamais il ne se ménagea.

Il était devenu prieur de Lyon, lorsque, en 1900, le Père Fruthwirth, alors maître général, et depuis devenu cardinal, l'appela auprès de lui en qualité de *socius* ou compagnon. Bientôt après, il était nommé consultant de la Congrégation des Rites, et en 1904, il fut promu à la haute charge de procureur général de l'ordre, charge qu'il a rempli depuis lors avec un zèle qui ne se démentait pas.

En dépit de ses multiples fonctions, le Père Desqueyrous n'oubliait pas les âmes. A Rome, comme en France, les jeunes gens se pressaient autour de lui. Sans doute, le ministère plus intime qu'il exerçait auprès d'eux était surtout le spectacle des anges, mais partout et toujours le Père que nous regrettons tenait à rester et à paraître *frère prêcheur*.

Le 30 juin 1915, on a célébré à l'*Angelico* les noces d'or de sa profession religieuse. La guerre n'a pas permis de donner à cette fête tout l'éclat désiré, mais les chefs d'ordre ont été heureux d'en profiter pour redire à notre procureur général la haute estime dans laquelle on le tenait.

Il y a quelques années — en 1907 — le Père Desqueyrous avait été envoyé au Canada en qualité de visiteur. Il a produit chez tous, évêques aussi bien que simples religieux, une impression des plus favorables.

Et maintenant, le bon Dieu vient de l'appeler à l'éternelle récompense. Nul doute que, là-haut, la sainte Vierge, qu'il aimait tant, et saint Dominique, dont il s'efforçait d'imiter les vertus apostoliques, lui auront fait excellent accueil.

Québec, le 26 décembre 1917.

P. A. R.

B E.

de retrait
tueux ret
ple, le vie
venir ret
des retra
mûrie et
si judicie
tiulier d
et le néar

A l'hô
tance mên
dire que
tout seul,
Ces salles
longs cor
portes tou
ces grand
tue, aillet
pur on di
sans brui
ombres, v
part tout
pour la s
pour la r

On se s
besoin de
électrique
on reste

A L'HOPITAL

BEAUCOUP d'autres avant nous sans doute en ont fait l'expérience, on n'est nulle part aussi bien qu'à l'hôpital pour réfléchir. Certes, il est des endroits de retraite justement réputés, où l'on fait d'utiles et de fructueux retours sur soi-même, c'est incontestable. Tel, par exemple, le vieux séminaire où l'on a vécu jeune et où il fait si bon venir retremper son âme. Telle encore l'hospitalière maison des retraites fermées, où, à tel groupe distinct, une parole mûrie et sure d'elle-même sait donner de si précieux avis et de si judicieux conseils. Mais il manque à tout cela le cadre particulier de la souffrance qui prêche si éloquemment la vanité et le néant des choses d'ici-bas.

A l'hôpital, sans l'aide d'aucun prédicateur, sans l'assistance même d'aucun livre de méditation — ce qui ne veut pas dire que l'un ou l'autre soient inutiles, loin de là — à l'hôpital, tout seul, on pense hardiment et on pense loin. Tout s'y prête. Ces salles à la double rangée de lits rarement inoccupés, ces longs corridors sur lesquels s'ouvrent, tous les cinq pieds, des portes toutes semblables, donnant sur des chambres de malade, ces grands murs blancs qui restent nus, dans un coin cette statue, ailleurs cette chapelle, et tout cela si propre, si rangé, si pur on dirait, avec ces garçons au tablier blanc qui circulent sans bruit, et ces hospitalières qui passent, légères comme des ombres, voient à tout, veillent sur tout, sont partout et nulle part tout à la fois, quel ensemble, quelle ambiance, quel cadre, pour la souffrance, pour l'attente, pour le retour sur soi, pour la réflexion !

On se sent seul et en même temps en se sait soutenu. A-t-on besoin de quelque chose ? On presse le bouton de la sonnette électrique, et quelqu'un vient. Mais si on n'a besoin de rien, on reste là, longtemps éveillé parfois, le corps dolent, l'âme

tendue. Qu'arrivera-t-il demain? Soi-même, je suppose, on est sûr de n'être pas gravement atteint pour cette fois. Mais il faudra que cela vienne un jour. Et, à côté de soi, au-dessus, au-dessous peut-être, il en est d'autres, dont on a aperçu, au passage, la face livide, les yeux presque éteints, pour qui l'heure sera bientôt venue. Le médecin à hoché la tête, la petite religieuse redouble d'attention, on met une carte sur la porte: " Pas de bruit. " C'est la mort qui s'en vient !

Ce vieux prêtre qui célébrait si pieusement ce matin, on vous apprend que ses douleurs furent bien vives cette nuit. Ce jeune religieux, qu'un mal étrange immobilise presque et qu'on fait manger comme un petit enfant, reviendra-t-il à sa robustesse d'autrefois? Cet autre, d'âge plus mûr, qui tousse avec une sorte de déchirement de la poitrine qui fait peine, triomphera-t-il de l'attaque passagère? Et que d'autres questions vous reviennent dans la grande nuit !

Le sommeil un instant a clos votre paupière. Soudain la porte qui s'ouvre vous éveille. C'est la ronde de nuit des soeurs garde-malades. On vient voir comment vous êtes. On vous apporte un bouillon. La porte se referme et la série des questions recommence pour vous, dans ce silence et dans cette nuit, où tout est blanc, comme les murs, si blancs: " Où allons-nous? Que sommes-nous? Pourquoi tant nous agiter? Que nous servira, au moment de la mort, d'avoir eu tel succès? Ne vaudra-t-il pas mieux avoir été oublié ou méconnu? Que sert à l'homme de gagner l'univers... ? "

Ah! c'est sûr, on n'est nulle part aussi bien qu'à l'hôpital pour réfléchir! Mais voici M. le docteur qui arrive. Que va-t-il dire? Comme on a hâte! C'est la pauvre nature qui réclame ses droits. Devant ses instincts et ses exigences, l'homme saura-t-il jamais au juste ce qu'il veut ?

E.-J. A.

Hôtel-Dieu, 11 janvier 1918.

NOT
F
d

que concou
vent faites
tant d'à-p
rum. La ex
crois, inop]

Mon con
gret qu'il
l'une de no
Il sera san
que part u
ques, comp
sans nomb
d'amen.]
fidèles de]

Croiriez-
l'argument
répétition
tention aus
citer le cas
église parc
qui sont a
recueilleme
fera pas er
tesque! Et
tres de cha
de les élève
sique relig
La sage

LA MUSIQUE D'ÉGLISE



NOTRE sympathique chroniqueur musical, M. le Dr Fréd. Pelletier, me permettra-t-il une incursion dans le domaine qui lui appartient? Je ne veux d'ailleurs que concourir dans le sens des remarques si justes qu'il a souvent faites dans les colonnes du *Devoir* et renouvelées avec tant d'à-propos à sa dernière conférence de la *Schola Cantorum*. La coopération de toutes les bonnes volontés n'est pas, je crois, inopportune quand il s'agit d'un but louable à atteindre.

Mon confrère exprimait donc, au lendemain de Noël, le regret qu'il y eût eu de la musique inconvenante exécutée dans l'une de nos églises à l'occasion de la belle fête de la Nativité. Il sera sans doute peiné d'apprendre que l'on a chanté quelque part une notable partie d'une messe des plus antiliturgiques, comprenant un *gloria* interminable, parsemé de *miserere* sans nombre avec une fugue échevelée et quelques pages d'*amen*. Pourquoi faut-il que l'on fasse encore subir aux fidèles de semblables élucubrations?

Croiriez-vous que pour excuser un tel abus, on m'a servi l'argument que voici: les gens n'aiment pas une messe sans répétition et qui s'écoule trop vite. A l'encontre de cette prétention aussi ridicule que facile à réfuter, je me permettrai de citer le cas de personnes très pieuses qui ont dû désertier leur église paroissiale pour ne pas se faire casser les oreilles et qui sont allées chercher dans d'autres temples la paix et le recueillement qu'on leur refusait chez eux. Non, on ne me fera pas croire que les fidèles réclament de cette musique grotesque! Et si tel était le cas, je dirais que c'est le devoir des maîtres de chapelle de faire au plus tôt l'éducation des masses et de les élever jusqu'à la compréhension de la saine et vraie musique religieuse préconisée par Pie X, de sainte mémoire.

La sage législation édictée par le pontife-musicien n'a pas

mis au rancart toutes les messes harmonisées : loin de là, Nous n'avons aujourd'hui qu'à étendre la main pour nous procurer de la musique pleinement conforme au *motu proprio* et qui ne laisse pas d'être en même temps très agréable, quoi qu'en disent les critiques de tout calibre.

Un chanteur, profondément encroûté dans la routine et à qui la seule perspective d'apprendre du nouveau donnait la chair de poule, me disait un jour que le pape actuel ne donnerait peut-être pas suite aux décisions de Pie X. Que mon vieil ami en prenne son parti. Benoît XV marche sur les traces de son glorieux prédécesseur et la réforme de la musique d'église va poursuivre son cours.

Il n'y a d'ailleurs plus de raison pour que subsiste ici le goût dépravé qui a permis tant d'abus dans le passé. Il s'est fait à Montréal et un peu partout un mouvement de réforme musicale trop prononcé pour qu'il soit permis aux maîtres de chapelle et aux organistes de l'ignorer. Ce bienfait, nous le devons à la série des causeries si intéressantes de M. l'abbé Garrousteigt, il y a quelques années, au dévouement inlassable de M. J.-N. Charbonneau, directeur de la *Schola Cantorum*, et à tous les éminents conférenciers qui lui prêtent leur concours.

Il est malheureusement trop vrai, comme l'a dit M. Fred. Pelletier, que certains maîtres de chapelle, subissant une pression, exécutent des programmes que dans leur for intérieur ils ne peuvent approuver. J'en connais un pour ma part à qui on a fait entendre qu'il ne pourrait compter sur tel concours s'il ne choisissait pas telle messe qu'on lui désignait. Mais ces cas sont l'exception et avec un peu d'énergie et de gros bon sens, il est facile d'en venir à bout.

Entrons donc une bonne fois dans le mouvement et que disparaisse pour toujours de nos églises telle musique qui n'a pas sa raison d'être : ce sera tant pis pour quelques soi-disant artistes d'opéra égarés dans nos jubés et qui n'auront plus

l'occasion d'être
fois tant mie
culte.

Le Devoi

SOLEN

Pourquoi ne
Famille ? Ser
pêcherait ? Ma
dimanche de

Cette ques
la Sainte Fa
janvier, dim:
celle de la P
2e cl., est-elle
rite.

On a déjà
la Sainte Fa
peut être sol
privilegié, co
1913.

La réponse
contenue dan
permet de fai
C'est une di
1913. De plu
Lorsque la fê
de 2e cl., l'of
dimanche. T
et il permet

l'occasion d'y prendre des poses étudiées, mais ce sera mille fois tant mieux pour la masse des fidèles et pour la beauté du culte.

EDOUARD BIRON.

Le Devoir, 10 janvier 1918.

COURTES REPONSES A DIVERSES CONSULTATIONS

SOLENNITES DE LA SAINTE FAMILLE ET DE LA PURIFICATION

Pourquoi notre *Ordo* n'indique-t-il pas la solennité de la Sainte Famille ? Serait-ce parce que le dimanche de la Septuagésime l'empêcherait ? Mais celle de la Purification est bien indiquée et en un dimanche de 2^e classe, comme celui qui tombe le 27 janvier.

Cette question en renferme deux. Pourquoi la solennité de la Sainte Famille n'est-elle pas indiquée dans l'*Ordo* au 27 janvier, dimanche de la Septuagésime de 2^e cl., et pourquoi celle de la Purification qui est, comme la Sainte Famille, de 2^e cl., est-elle indiquée le 3 février, en un dimanche de même rite.

On a déjà lu la réponse à la première question. La fête de la Sainte Famille était précédemment fixée au dimanche et ne peut être solennisée en ce même dimanche que s'il n'est pas privilégié, comme le comporte la règle établie par Pie X, en 1913.

La réponse au sujet de la solennité de la Purification est contenue dans l'indult de 1852 qui accorde cette solennité. Il permet de faire cette solennité même en un dimanche de 2^e cl. C'est une différence notable avec les solennités accordées en 1913. De plus, cette solennité ne suit pas la règle de l'office. Lorsque la fête de la Purification se rencontre en un dimanche de 2^e cl., l'office est remis au 3 février et l'on fait l'office du dimanche. Toutefois l'indult est plus large pour la solennité et il permet qu'on chante la messe votive de la Purification

même en ce dimanche privilégié. La raison est qu'autre chose est de réciter tout un office de saint à la place de celui d'un dimanche, autre chose est, après avoir récité l'office du dimanche, de chanter simplement une messe votive d'un office transféré. L'Eglise permet plus facilement une messe votive que la simplication de l'office d'un dimanche privilégié.

PRESENTATION DES CIERGES ALLUMES OU NON

J'ai déjà vu le célébrant présenter tous les cierges allumés à la Chandeleur. Est-on libre d'allumer ces cierges bénits avant ou après la distribution ?

Non, cette pratique n'est pas libre. Aucune rubrique ne suppose qu'on allume les cierges avant qu'ils soient distribués. Au contraire, elles supposent qu'on les distribue non allumés. Le Cérémonial des évêques mentionne expressément qu'on les allume *circa finem distributionis* (L. II, chap. XVII, n. 5). La Congrégation n'a jamais non plus permis une semblable pratique. Nos anciens cérémoniaux canadiens, aussi bien que notre cérémonial officiel de Le Vavasseur, supposent également qu'on n'allume les cierges que pour la procession. D'ailleurs, on comprend les inconvénients que présenterait la pratique d'allumer ces cierges avant que le célébrant les présente aux divers membres du clergé. C'est au maître des cérémonies qu'il appartient de nommer deux servants qui allument les cierges du clergé, après la distribution, chacun d'un côté du chœur. Ces servants sont autres que ceux qui servent dans le cours de la cérémonie, s'il est possible. Ils accompliront la même fonction de nouveau avant l'évangile (ce que ne pourraient pas alors faire les acolytes de la messe) et avant la consécration. Dans ces deux derniers cas, cependant, on n'allume les cierges que si la messe est celle de la Purification. Lorsque l'on chante la messe du titulaire par exemple, l'on n'allume ces cierges que pour la procession, mais non à l'évangile ni à la consécration.

J. S.